

L I T T É R A T U R E

La course au mouton sauvage, de Haruki Murakami (traduit du japonais par Patrick De Vos), 1982.

Avis : Qu'est-ce qu'un *bon* livre ? N'est-ce pas celui qui permet au lecteur de s'y retrouver ? Haruki Murakami avec *La course au mouton sauvage* propose ainsi de suivre les tribulations d'un quidam tokyoïte auquel une quête est en quelque sorte imposée. En tout cas il s'y soumet et va tout mettre en œuvre pour retrouver la trace d'un mouton qui porte une marque en forme d'étoile sur le dos. Or les moutons sur l'île d'Hokkaido, c'est pas ça qui manque...

Qui, ici-bas, ne poursuit pas sa propre quête ? Ce hobby n'est-il pas universel ? Quête d'un quai où aborder, quête de l'âme sœur, quête de la sérénité, quête de conquêtes rapides et sûres, quête de gloire, de liberté ou de fortune, quête de reconnaissance ou de savoir, quête vouée à l'échec ou quête sans cesse recommencée... Avec la quête d'un mouton étoilé, Haruki Murakami met tout le monde d'accord : peu importe ce qu'on cherche du moment qu'on y met tout son cœur et ses tripes.

*

Les pays chimériques, de François Asselinier, Éditions les Perséides, Bécherel, 2008.

Avis : Vous ne vous intéressez pas spécialement à la sexualité des femmes soudanaises ? Ni à l'enfance malheureuse de Charles Baudelaire ? Encore moins aux déboires des personnels expatriés du corps médical dans les zones de conflits ? Pas plus qu'aux raisons qui poussent un auteur à user d'un pseudonyme ? Ni à ces notables de province bien sous tous rapports qui commettent des romans jubilatoires où toutes les deux pages sont brisés des tabous ? Alors *Les pays chimériques* de François Asselinier — nom de plume de mon médecin traitant, qu'il a légère — ne sont pas pour vous et vous ne saurez jamais que les *Fleurs du Mal* ont fait l'objet d'une censure dès leur publication en 1857 pour offenses aux morales publique et religieuse !

*

Et pourtant je me suis levée de bonne heure... — une immersion dans le quotidien des travailleurs précaires, d'Elsa Feyner, Éditions du Panama, Paris, 2007.

Avis : Cet ouvrage est une charge contre ces gens qui disent que nous devrions « travailler plus

pour gagner plus ». D'abord, parce que ceux qui ont des travaux déjà harassants ne pourront pas accroître leurs cadences et leur effort sans détruire leur santé. Ensuite, parce que certains se satisfont parfaitement de revenus modestes. Et puis les conditions de travail ne sont pas toujours propices aux zèles, surtout dans les sphères où les qualifications sont minimales (hôtellerie, bâtiment, manutention, télévente, nettoyage).

Quoi qu'il en soit, ces petites chroniques lilloises écrites par une journaliste diplômée de philosophie qui a eu le courage d'aller mener une enquête de trois mois sur le terrain, démontrent que les petits boulots mènent à tout, à des bonnes places comme à des voies de garage. Que le monde du travail regroupe une très grande variété de réalités qu'il faut sans cesse s'efforcer d'améliorer, sous peine de dégradation sociale, d'absentéisme, de mal-être, de baisse de l'espérance de vie et autres menus désespoirs liés aux horizons incertains, aux hiérarchies friandes de stakhanovisme, aux payes misérables, aux horaires biscornus, etc. On aura donc compris que la condition humaine, hormis dans certains hôtels quatre étoiles pour riches clients en voyages de noces, n'est pas qu'un chemin jonché de roses.

*

C I N É M A

Gomorra, film italien de Matteo Garrone, avec Salvatore Abruzzese, Gianfelice Imparato, Maria Nazionale (2008)

Avis : De l'Italie du Sud, on connaît le climat, les ruines antiques, les filles en scooter, les vignes et les villégiatures chics... M. Garrone quitte la zone des clichés agréés par les offices du tourisme pour portraiturer une Italie franchement hideuse. Voyous aussi intrépides qu'inconscients, petits merdeux, vieux enculés, délinquances de tous poils, trafics d'armes et de drogues, promiscuité, truands puants, seconds couteaux veules par nature ou traîtres par la force des choses, gosses paumés, mafieux principaux aiguillons d'une économie moribonde... il n'y a rien de bon à retirer de tout ce sombre tableau. Tout y est laid, vicié, véreux, sans foi ni loi. Le reste meurt violemment.

On pourra juste regretter que Garrone en conclusion d'une telle enfilade de noirceurs ait cru bon d'inscrire au générique de fin — chiffres et statistiques à l'appui pour les sceptiques insuffisamment convaincus — que la mafia n'était en fin de compte ni belle ni bonne. Pour un scoop, c'est un scoop...